

LE FLEIX

Mémoire

d'un témoin privilégié

Certains souvenirs s'estompent, d'autres restent vivaces dans ma mémoire. Dès 1939, je quitte l'école Charrier à Ste Foy la Grande, pour m'occuper de la propriété située à «Gabastou» au Fleix. En juin 40, ma mère et moi-même, avions entendu la voix chevrotante du Maréchal Pétain qui annonçait la fin des hostilités (nous pleurions tous les deux). Il en fut de même lorsque le général De Gaulle lança son appel le 18 juin (mais un espoir des jours meilleurs était né). Mon père absent depuis de longs mois - il se trouvait en Suisse - rendra à la maison et de suite invita quelques amis dans la salle à manger (ce fut un petit noyau de résistants de la première heure). Etaient présents : MM. Dungler et Eschbach (2 Alsaciens), de la Bardonnie, le Docteur Pailloux, l'Abbé de Dartein et Beausoleil. Ce dernier fut déporté mais revint de l'enfer (décédé en mai 97). Il s'illustra comme passeur pendant l'occupation. A signaler que l'Abbé Dartein rejoignit Londres plus tard et devint l'aumônier des FFL (Forces Françaises Libres). En novembre 40, je vis arriver un homme en bicyclette (louée à Ste Foy), il s'agissait du futur chef du réseau CND Castille, le Colonel Rémy. Il revint deux ou trois fois à «Gabastou» (il aimait beaucoup le jambon fumé). Si mon père le 23 juillet 40 - depuis la Suisse - envoya des renseignements à Londres, de 1941 à 1944, je transmettais des lettres vers Lyon depuis la gare de Mussidan (à vélo à pneus pleins). Cela faisait 40 kms aller et retour. En hiver, j'avais souvent la «trouille» en passant devant les étangs de St Géry. Démobilisé en janvier 46, je passais quelques jours à Colmar et revint à Gabastou pour continuer à travailler à la propriété. Ma soeur Renée vint me rejoindre ensuite.

En mai 47, le Général de Gaulle passa trois jours chez M. de la Bardonnie, au château Laroque à St Antoine de Breuilh. Je fus invité avec ma soeur Renée. Le 14 au matin après le petit déjeuner, le Général de Gaulle prit Guy de la Bardonnie et moi-même par les épaules (il mesurait 1 m 92) et nous avons arpenté le vignoble situé sur le plateau. Nous revenions de la promenade, lorsque apercevant l'Amiral d'Argenlieu et son Etat-major, le général fit cette réflexion «Voilà les «emmerdeurs» (sic). Le 15, le matin, fut prise la photo de famille, et l'après-midi sous bonne garde nous sommes allés à Bordeaux où se déroula une cérémonie à l'occasion du 3ème anniversaire de la mort du Gouverneur général Félix Eboué. Le général fit un grand discours. Le lendemain, prenant la route de Périgueux, le général arrêta le cortège en bas de la briquetterie Durand pour regarder la propriété de «La Vaure» qui appartenait à l'Abbé de Dartein.

J.L. Armbruster

Ancien combattant volontaire de la 1ère Armée Française

NOUVELLES REGIONALES

LE FLEIX

MÉMOIRE D'UN TÉMOIN PRIVILÉGIÉ (suite)

«Mon père, Paul Armsbruster, né en 1901 à Eguisheim (68), catholique pratiquant, avant la seconde guerre mondiale était journaliste de l'Action Française à Strasbourg (67). Il n'accepta jamais la condamnation de l'A.F. par le Pape Pie XI (ainsi que ses amis qui lui restèrent fidèles) au contraire le raffermir dans ses convictions religieuses et patriotiques. Il était également dans le service de renseignements français, l'arrivée du chancelier Hitler au pouvoir en Allemagne ne présagea rien de bon pour l'avenir de l'Europe. Nous habitons à Molsheim sous le fort de Mutzig, endroit mal placé en cas de conflit. Avec des amis, ils décidèrent d'acheter en Dordogne, dans la commune du Fleix. Son ami Eschbach, la propriété de la « Solle du Boste» plus tard Burckel à Faucher achetée par son beau-père M. Untz. Ces Alsaciens furent soupçonnés d'être des membres de la 5e colonne.

En 1937, mon père rencontra des personnes de l'Action Française en Dordogne et en Gironde et c'est avec eux qu'il fonda le premier réseau de résistance française (dont je fus un témoin privilégié) en juin 40. En août de la même année, il organisa avec des amis alsaciens la Résistance alsacienne. Le PC se trouvait à Lyon où habitait son ami Dungler (il est cité dans le bulletin ainsi que Eschbach). J'ai dû attendre 1997 pour avoir des renseignements plus précis.

M. Lefay emmena son épouse, ses enfants et ses beaux-parents au Fleix. Isolés sur le côteau, la famille se décida à venir dans le bourg (un appartement désigné par mon futur beau-père M. Jean Laporte dit Rémi qui était garde-champêtre). Sa famille se lia d'amitié avec la famille Bonnevine, du Gendre, et de leur fille Ginette. La fille aînée Odile vint souvent au Fleix durant la fin de la guerre. En 96, elle revint avec son mari (que je ne connaissais pas et qui est de ma classe). Il n'y a pas longtemps, Odile expédia à Ginette Barthes des copies de documents sur son père et de nos amis de 40 à 44. Ces documents trouvés plus de 50 ans après dans des recettes de cuisine de Mme Lefay ! Ginette m'en fit des photocopies qui me sont nécessaires pour compléter ma mémoire.

Mon père faisait partie de l'Etat-major de la résistance alsacienne et en 1944, le Général Koenig, Cdt de FFI, le nomma avec le grade de Cdt Vice-président du Comité Central de la Résistance en Alsace. C'est d'ailleurs à ce moment-là que mon copain d'enfan-

ce Jean Eschbach, mon cousin Jean-Pierre Halter et moi-même nous engageons dans la Brigade Indépendante Alsace Lorraine (formée de maquisards de la Dordogne, de la Haute-Savoie) à Bourg-en-Bresse sous les ordres du Colonel André Malraux et que mon père rejoint les Vosges pour se mettre à la disposition de «Marceau», chef de la Résistance alsacienne. Ce dernier se trouvait en Dordogne pendant l'occupation.

Dès 1940, avec ma mère, mes frères et mes soeurs, nous écoutions «Londres». Une courte phrase revenait souvent : «Radio Paris ment (bis) Radio Paris est allemand». Chanson en réponse à celle de Radio Paris que quelquefois j'écoutais également «Ecoutez nous fanfars, ça vaudra mieux fanfars que d'écouter ces cafouilleux, ce sont les ondes d'Angleterre qui traversent les mer et les flots pour nous bourrer le ciboulot».

Trois anecdotes pour terminer :

Un matin de printemps 1942, gardant une de mes vaches au bord de la route de la «Malevieille», je vis arriver un homme qui me demanda si je connaissais un nommé Paul Armsbruster. Après hésitation, je lui répondis que j'étais un de ses fils et lui indiquait la route à prendre. Au bout de quelques minutes de réflexions car cela me semblait louche, je me décidais à rentrer à la maison. Dans la salle à manger, j'entendis une altercation très sévère, verbale. D'un commun accord, tout le reste de la famille qui se trouvait dans la cuisine entonna : «Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine» à la grande stupéfaction du visiteur, un ancien marin travaillant pour la police de Vichy chargé de perquisitionner, et c'est mon père qui lui dicta la version de cette perquisition. Par une drôle de coïncidence, mon père le revint en 1944, il faisait partie d'un réseau de la résistance à Lyon.

Un jour d'été 1943, mes futurs beau-père et beau-frère (Rémi et Gérard Laporte) se promenaient dans le vallon du «Ruisseau de la Codre». Soudain, ils entendirent la radio qui à fond» disait «Ici Londres, les Français parlent aux Français». Ils se dirent entre eux : «Ils sont fous ou inconscients d'écouter la radio si fort!».

J'ai dû me battre à l'école avec l'un de mes camarades qui m'avait traité de «sale boche» (en 1938 à l'école Charrier de Ste Foy). Oh ironie !! son père, Docteur à Castillon, était militant de l'Action Française !

SOUVENIRS DE LA RESISTANCE ALSACIENNE

Le précédent bulletin a reproduit la conférence que Pierre BOCKEL avait prononcée en Juin 1990 pour le quarantième anniversaire de l'Appel du 18 Juin. Cette évocation de sa participation à la résistance Alsacienne a réveillé en moi de vieux souvenirs enfouis dans ma mémoire et à la demande de plusieurs de nos amis, je crois bon, ne serait-ce que pour donner ma contribution à l'histoire, d'apporter une vue complémentaire à ce récit. Chacun retransmet un peu les événements qu'il a vécus à travers son prisme personnel et mon propre récit reflétera aussi par endroit des interprétations différentes que Pierre BOCKEL voudra bien me pardonner au nom de notre vieille amitié. C'est d'ailleurs dans sa vocation.

Les Anciens de la Brigade, qui ne me connaissent pas, comprendront vite que je ne m'érige pas en historien du Réseau "MARTIAL" pour revendiquer un titre de gloire personnel, mais parce que j'ai été à côté de mon Père un témoin privilégié de cette fabuleuse aventure. Et je n'ai pas été le seul, aussi ai-je demandé, notamment à notre ami Jean-Luc ARMBRUSTER et au fils du Commandant Daniel de bien vouloir corroborer mon récit.

*

*

*

JUIN 1940 : Le désastre laisse la France anéantie, les Français en état de choc doutent de leur destin national. Ce qui reste de l'armée sauve l'honneur dans des combats de retardement et se replie vers la Méditerranée. Des milliers de réfugiés désemparés affluent dans le sud du pays. L'armistice est demandé par le Maréchal PETAIN.

Dans le courant de ce même mois, où la fortune de la France connaissait une dangereuse éclipse, sept hommes sont réunis dans une ferme isolée du Périgord "LE GABASTOU", située sur une des collines qui surplombent le tournant de la Dordogne et la commune du FLEIX où, en 1580, le futur HENRI IV signa un traité de paix avec HENRI III. A l'écart des routes départementales, uniquement reliées par un méchant chemin de terre, " LE GABASTOU " est une ferme basse aux confins de quelques champs et prés bordés de bois de pins, dans un paysage accidenté qui se termine dans la lumière du ciel d'Aquitaine.

C'est dans ce décor digne des églogues de Virgile mais qui allait devenir un des pôles clandestins du Réseau "Castille" et une antenne du Réseau "Martial", que se déroulait une réunion d'ailleurs fort joyeuse entre sept amis. Réunion fort gaie certes, et les jeunes générations qui vauquaient alentour en témoignent encore aujourd'hui, car, malgré la gravité de l'heure, la joie des retrouvailles après leur propre participation aux combats et le caractère un peu fortuit de leur rencontre suscitait une aura de détente et un sentiment d'espoir.

Autour du propriétaire du lieu, Paul ARMBRUSTER, se tenaient trois autres Alsaciens : l'Abbé de DARTEIN, Paul DUNGLER et Jean ESCHBACH, que la retraite progressive de leurs unités de combat respectives avait amenés dans la région. Mon Père qui avait pu quitter dans les derniers la poche de DUNKERQUE et débarquer à CHERBOURG avec les rescapés de sa division (dont Alain POHER), s'était à nouveau battu en Normandie et après diverses péripéties passait finalement et fort opportunément par BERGERAC où quelques jours auparavant ma famille, fuyant l'avance Allemande, avait trouvé refuge à la Poudrerie (Sic).

Le réflexe simultané et concomitant de ces trois hommes avait été de prendre contact avec ARMBRUSTER qui venait de rentrer. Deux amis locaux, le Comte Louis de LA BARDONIE et le Docteur PAILLOUX prévenus également s'étaient joints à la réunion. Tous les six, que je connaissais bien d'avant-guerre, avaient été nourris de la pensée maurassienne et avaient oeuvré ensemble pour une politique nationale. Ils étaient unis par de vieux liens d'amitié au service de la France. Je ne connaissais pas le septième, Pierre BEUSOLEIL, plus jeune que les autres, dont Jean-Luc ARMBRUSTER m'a rappelé le nom et qui était un ami de LA BARDONIE. Il devait s'illustrer comme passeur pour le compte du Colonel REMY mais malheureusement fut pris par les Allemands et déporté (il s'en tira).

Le drame français, le sort de l'Alsace et la conduite à tenir, furent rapidement l'objet essentiel de leur conversation.

A plus de 50 ans de distance, ce qui frappe c'est l'intime conviction des participants de l'inéversible défaite des Allemands à terme. " Ils sont foutus " répétait DUNGLER et il n'arrêtera pas de le dire à son retour en Alsace. Tous les sept s'entendirent sur la nécessité de poursuivre la lutte. Une discussion plus longue s'engagea pour savoir s'il fallait continuer le combat sur le territoire français ou en Afrique du Nord. On se battra sur place fut la décision.

ESCHBACH et ARMBRUSTER préconisèrent la création de services de renseignements que devraient faciliter leurs bonnes connaissances de l'armée allemande. DUNGLER se chargea de susciter un réseau de soutien, particulièrement en Alsace, qui permettrait, par la suite, de mieux saisir les opportunités.

La première réunion fut suivie d'au moins une autre au Château LAROQUE chez LA BARDONIE et d'une rencontre partielle à la Poudrerie de BERGERAC où les problèmes pratiques d'organisation commencèrent à être posés. Selon LA BARDONIE, la première réunion aurait eu lieu avant l'Appel du 18 Juin : comme il l'a indiqué dans une interview qui fut reprise dans le bulletin de la BAL, mais ce n'est pas le plus important (1).

Ce qu'il faut retenir, c'est que l'organisation mise en place par les sept devint le célèbre Réseau " C.N.D. CASTILLE " dont le chef fut le Colonel REMY. Celui-ci qui appartenait à la même famille d'esprit rejoignit plus tard ses amis et passa souvent, pendant la guerre, au Château LAROQUE et au "GABASTOU", (dont il savourait beaucoup le jambon fumé).

Tout est parti de cette réunion " sub tegmine fagi " :

- le Réseau " C.N.D. CASTILLE " (1),
- le Réseau " MARTIAL ",
d'où devait sortir plus tard la Brigade ALSACE-LORRAINE,
- dans une certaine mesure le Réseau " AJAX " .

Comme le rappela le Président de l'Amicale des Anciens du " C.N.D. CASTILLE " lors des obsèques de Paul ARMBRUSTER, le Réseau " C.N.D. CASTILLE " créé par les sept devint le Premier Réseau de la Résistance Française de l'Intérieur et eut le premier poste émetteur radio avec LONDRES. C'est Paul ARMBRUSTER qui, le 13 Juillet 1940, apporta à l'Ambassade Britannique de Berne le premier courrier de cet embryon de réseau.

Le Réseau CASTILLE s'étoffait par la suite d'autres membres - Paul ARMBRUSTER participa jusqu'à la victoire à son action parallèlement à son rôle au sein du Réseau MARTIAL. L'Abbé de DARTEIN (ancien précepteur du Comte de PARIS) rejoignit LONDRES et devint l'Aumônier des Forces Françaises Libres.

(1) Jean-Luc ARMBRUSTER est de l'avis de LA BARDONIE, mais mon frère aîné et moi-même pensons que la réunion s'est tenue après le 18 Juin.

(2) "C.N.D. CASTILLE" signifie " Confrérie Notre-Dame Castille ". Le Colonel REMY a tenu à mettre son réseau sous la protection de Notre-Dame.

LE RESEAU AJAX

Après cette rencontre "historique", mon Père - démobilisé - ramena sa famille dans le Jura à POLIGNY : POLIGNY, logée au pied du premier plateau jurassique, bénéficiait d'une situation stratégique providentielle. Située en zone libre, à trois kilomètres de la ligne de démarcation, dans une région montagneuse et boisée, propice à toutes les aventures, elle allait devenir un carrefour des actions de la résistance.

Très rapidement, avec le concours de plusieurs équipes de passeurs, la région devint une zone de passage privilégiée pour les prisonniers évadés et les émissaires de " tout poil " en provenance des départements occupés et surtout de l'Alsace.

Mon Père canalisait les hommes et les renseignements avec l'appui d'officiers des services de renseignements camouflés de l'armée d'armistice et du Commissaire de Police de Lons-le-Saunier, CASTAING.

La situation changea brutalement lorsque les Allemands envahirent la Zone Sud. Mon Père dut planquer toutes ses équipes, s'enfoncer lui-même dans la clandestinité et installer son P.C. près de Salins.

L'un des passeurs aux prouesses extraordinaires, KOEPFLER, un jeune Alsacien de 20 ans, fut abattu par la Gestapo au coeur de POLIGNY. Il portait sur lui la Légion d'Honneur que lui avait décernée le Maréchal PETAIN.

Le réseau de renseignements, toujours dirigé par mon Père, fut rattaché après que CASTAING fût muté à GUERET, au réseau de résistance des renseignements généraux et de la police dirigé par Achille PERETTI, Commissaire de Police près de la gare Perrache à LYON. L'ensemble forma le " Réseau AJAX ". Les informations transmises à LONDRES étaient aussi utilisées par le Réseau MARTIAL.

Les péripéties qui marquent cette époque - perquisitions, arrestations, morts, missions difficiles, etc ... n'entrent pas dans ce bref récit. La maison familiale à POLIGNY resta cependant - au milieu d'aventures diverses - un point de rencontres pour les dirigeants du Réseau MARTIAL (même après 1942) et ARMBRUSTER, DUNGLER ou KIBLER et bien d'autres, y passèrent à plusieurs reprises.

LE RESEAU MARTIAL

Paul DUNGLER rentra en Alsace. Sur le chemin du retour, il croisa son ami Paul WINTER, un autre complice de ses luttes nationales, qui regagnait MULHOUSE le coeur déchiré. L'accord entre les deux hommes fut immédiat et des signes de connivence furent d'ores et déjà retenus au cours de cette brève rencontre due au hasard ; mais est-ce vraiment du hasard dont il faut parler avec un personnage comme DUNGLER ?

Dès son arrivée il se mit à l'oeuvre et mit en place l'organisation de la 7ème Colonne d'Alsace, principalement à THANN, MULHOUSE, COLMAR, STRASBOURG et même BALE.

La trame clandestine tissée par ce maître de l'action souterraine résista quatre ans aux investigations allemandes qui ne purent jamais remonter les filières. Les méthodes ont été largement relatées par ailleurs et je pense qu'il est inutile de s'étendre dans le rapide survol que je compte faire. L'adhésion et le périple de KIBLER - autre ami de DUNGLER et de mon Père - ont été racontés par ailleurs.

La suite est connue. Prévenu que la Gestapo allait l'appréhender, Paul DUNGLER parvint à quitter précipitamment l'Alsace dans la première quinzaine du mois de Décembre (1940). Il passa bien entendu par POLIGNY.

Un mois après, environ, Marcel KIBLER est dans le train des expulsions avec sa famille. Ces péripéties ont été aussi relatées par Léon MERCADET dans son livre sur la Brigade Alsace Lorraine.

La Résistance Alsacienne prend le nom de " Réseau MARTIAL " (du nom de guerre que s'est choisi DUNGLER). Le patron est Paul DUNGLER, assisté de Marcel KIBLER. Jean ESCHBACH et Paul ARMBRUSTER font partie de l'Etat-Major de tête.

En Alsace, Paul WINTER (encore un Paul !) est le chef du réseau avec comme responsable du Bas-Rhin le Docteur BAREISS (1). Bien d'autres résistants gravitaient autour d'eux dont les noms sont maintenant connus. Leurs noms et leurs rôles m'étaient, bien entendu, inconnus pour des raisons de sécurité.

La stratégie retenue par Paul DUNGLER pratiquement dès l'origine était de mobiliser les Alsaciens, partout où ils représentaient une colonie suffisante pour les faire converger vers l'Alsace dès qu'une insurrection locale s'avèrerait possible. Quand on songe au contexte politique et militaire de l'époque l'opération paraît assez extraordinaire - l'Alsace libérée d'abord par les Alsaciens !.

(1) Le Docteur BAREISS sera arrêté par les Allemands en Septembre 1942 et condamné à mort en Mars 1943 (voir page 8).

Dans son esprit, la présence de ces unités de combat plus typiquement alsaciennes devait permettre de protéger le particularisme alsacien après la Libération et de régler "entre Alsaciens" les problèmes nés de l'occupation allemande.

Au printemps 1943, des groupes mobiles furent prévus dans les régions appropriées :

- dans le sud, le GMA-Sud (Groupe Mobile d'Alsace) qui allait devenir la Brigade Alsace-Lorraine ; y était inclus, à l'origine, la centurie GERGOVIE à CLERMONT-FERRAND, où était repliée l'Université de STRASBOURG, la brutale intervention allemande ruina tous les projets ; Bernard METZ faillit s'y faire prendre ;

- en Suisse aussi où le Groupe Mobile d'Alsace du Commandant GEORGES participera à la bataille de Mulhouse ;

- enfin, dans les Vosges où les combats furent acharnés, comme je l'évoquerai à la fin de cet article.

Les Groupes Mobiles devaient être répartis par centuries et l'ORA (Organisation de Résistance de l'Armée) apporta sa technicité à la préparation de ces unités de combat. Le Commandant d'ORNANT assura la liaison en permanence avec la direction du Réseau MARTIAL.

Quel était cet homme, ce Paul DUNGLER, qui depuis la rencontre du GABASTOU allait galvaniser les énergies, forger l'appareil clandestin de la résistance, concevoir cette stratégie, communiquer à ses compatriotes sa conviction de l'échec de l'Allemagne ?

Gabriel JEANTET le décrit ainsi dans ses souvenirs :

" DUNGLER est tenace, têtu, intransigeant. C'est un bloc. Sa force repose sur une double assise qu'aucun cataclysme n'a le pouvoir d'ébranler : sa religion et sa patrie. Il est chrétien, il en est fier, le doute ne l'effleure pas. Comme un croisé, il puise dans sa foi la justification de ses actes et ses raisons d'agir. "

Il était de THANN, de ce petit bourg ardemment français qui allait fournir à la résistance une pléthore de volontaires de tout âge.

Pierre BOCKEL rappelle que DUNGLER fut un militant d'Action Française et un disciple de Charles MAURRAS. C'est vrai, encore qu'à ma connaissance il rompit avec l'Action Française bien avant-guerre car il trouvait les méthodes de ce mouvement pas assez actives, ni efficaces.

L'influence de MAURRAS fut cependant profonde chez lui, comme chez la plupart de ses amis : il leur a apporté une pensée claire, un souci de cohérence intellectuelle, et une méthode expérimentale en matière politique (l'empirisme organisateur).

Mais le rayonnement de l'Action Française en Alsace est surtout dû, pour ce pays frontalier, à la part prise par Charles MAURRAS avant la guerre, aux campagnes contre l'autonomisme, à la lutte contre la politique de désarmement en face de la remontée du militarisme allemand, à ses mises en garde contre la montée du nazisme et à sa défense des valeurs traditionnelles. Après la défaite de Juin 1940, Charles MAURRAS opta pour le soutien au Maréchal PETAIN, tout en restant un adversaire farouche des Allemands.

On me pardonnera cette brève défense en faveur du vieux Maître inflexible contre tous les ragots puisés aux sources polluées des rancunes partisans. Les allusions de toutes sortes faites dans les divers récits sur la Résistance Alsacienne, à l'appartenance des dirigeants à l'école Maurrassienne nécessitaient cette mise au point.

Mais, en 1940, l'heure était à l'action. Il y a eu coupure de fait des dirigeants du Réseau MARTIAL avec l'Action Française. D'ailleurs, ils ne lisait plus, toute leur énergie était focalisée sur la lutte contre l'Allemagne, ils faisaient la guerre

Opération WALTER

J'en viens maintenant à l'affaire WALTER comme l'appelait TOURNOUX dans ses Secrets d'Etat. Léon MERCADET en a déjà relaté des aspects. Je serai donc sobre (mon objectif est de me limiter à la trame des événements tels que je les ai connus).

L'évasion du Général GIRAUD n'est pas sans incidence sur cette opération. Pris en charge par la 7ème Colonne d'Alsace à STRASBOURG, le Général fut conduit après diverses péripéties à MULHOUSE (sa silhouette n'était pas facilement escamotable .) Il fut reçu par Paul WINTER qui le confia à ORTLIEB, propriétaire de l'Hôtel du Parc à THANN qui, avec l'Abbé STAMM le mirent dans la bonne filière pour passer la frontière. ORTLIEB et STAMM, tous les deux de THANN, furent suspectés par les Allemands, arrêtés, déportés et exécutés sommairement avant la Libération.

Après son arrivée en zone libre, DUNGLER eut de nombreux entretiens avec le Général qui eut ainsi connaissance des ambitions militaires de la Résistance Alsacienne avant de rejoindre l'Afrique du Nord. Un climat de confiance s'était établi entre les deux hommes et justifiera la démarche que fera par la suite DUNGLER à ALGER.

Comme le raconte Pierre BOCKEL, le Chef de la Résistance Alsacienne entretenait par ailleurs des contacts amicaux avec Gabriel JEANTET du cabinet du Maréchal PETAIN et avec le Docteur MENETREL. JEANTET était en liaison avec différents réseaux de résistance, dont l'ORA, et leur facilitait un certain nombre de moyens. C'est ainsi que PETAIN, toujours sensible à l'Alsace-Lorraine contribuera au financement du Réseau MARTIAL. Il parvint aussi à surseoir à l'exécution, par les Allemands, de deux Résistants Alsaciens - M. Robert HEITZ dit "PIPO" (1) et le Docteur BAREISS (2) que la libération retrouva vivant dans leur cellule de condamnés à mort.

Au cours de l'été 1943, Paul DUNGLER considère que le moment est venu d'aller réclamer à ALGER des moyens nécessaires pour doter en temps utile l'Alsace et les centuries d'armes et d'autres appuis logistiques. Il s'en ouvre à Gabriel JEANTET et MENETREL et reçoit à cette occasion, du Maréchal PETAIN, un message destiné aux Généraux GIRAUD et de GAULLE pour une transmission légale du pouvoir lors de la libération du territoire.

Paul DUNGLER part pour ALGER en Septembre 1943, via l'Espagne, où il est pris en charge par les Américains. Il laisse le commandement du Réseau MARTIAL à KIBLER et en Alsace à WINTER.

Il ignorait qu'il allait tomber en pleine guerre des chefs entre les deux Généraux. Il va naturellement chez GIRAUD qu'il connaissait et qui était alors responsable des opérations militaires. Celui-ci refuse d'écouter la proposition PETAIN, mais met son Etat-Major à la disposition de DUNGLER pour la préparation des objectifs stratégiques des centuries.

Son travail terminé, DUNGLER essaie d'être reçu par le Général de GAULLE qui ne le reçoit qu'au bout de trois semaines au cours d'une entrevue brutale et sans aménité. Il est pratiquement jeté dehors après un rapide dialogue dont les termes sont rapportés par Léon MERCADET dans son livre.

(1) journaliste et caricaturiste.

(2) Ce dernier témoigna au procès du Maréchal.

Déconfit, il va d'abord se consoler chez quelques amis Alsaciens, dont WENGER-VALENTIN. Il apprend rapidement que son retour en métropole est interdit par de GAULLE et que toutes les voies usuelles sont bloquées. Sa sécurité même semble compromise. Sur le conseil de son ami SAINT-EXUPERY, avec lequel il passe plusieurs soirées, il se cache chez LEMAIGRE-DUBREUIL lui-même en disgrâce pour avoir contribué au débarquement des Américains sans avertir LONDRES

On peut expliquer la colère du Général de GAULLE par trois raisons :

- l'acte d'allégeance de DUNGLER au Général GIRAUD qui était en train d'être écarté du pouvoir,
- l'appartenance politique présumée de DUNGLER et son souci d'indépendance à l'égard de LONDRES,
- ses relations avec les Américains : ceux-ci étaient en contact avec lui depuis 1941 : DUNGLER leur avait transmis un rapport important sur la situation allemande et sur les courants d'opposition qui commençaient à se faire jour. En outre, il semble que les Américains souhaitaient une certaine transition dans la transmission du pouvoir de PETAIN à de GAULLE.

Une seule de ces raisons aurait pu suffire à condamner DUNGLER.

Les Américains acceptent, après plusieurs entrevues discrètes, de parachuter DUNGLER en France avec, notamment, un ami de SAINT-EXUPERY et le charge d'essayer d'entrer en contact avec des forces d'opposition existant en Allemagne.

L'atterrissage est plutôt rude, près de BESSE en CHANDESSE dans le Massif Central (1) mais peu de jours après, DUNGLER renoue avec KIBLER, mais aussi avec JEANTET. Ce dernier l'avertit que pendant son absence il a été approché par l'Abwehr de l'Amiral CANARIS (organe de renseignements de l'armée allemande non relié à la Gestapo). Des contacts ont déjà été pris avec des officiers supérieurs Allemands à LYON et à NICE. Ceux-ci ont révélé qu'un complot existait au sein de l'armée allemande pour éliminer HITLER. Ils venaient s'assurer des bonnes dispositions du Gouvernement de VICHY et trouver une liaison avec les alliés. Leur intention était de libérer les territoires occupés et de concentrer leur force contre l'U.R.S.S..

(1) c'est Bernard METZ qui alla, quelques jours après, récupérer les armes et le matériel parachutés avec PAUL DUNGLER.

Une nouvelle rencontre est prévue à NICE - en Février 1944 - DUNGLER prend la décision d'y participer, en raison de la mission que lui ont confiée les Américains. Par précaution, il laisse le commandement du Réseau MARTIAL à KIBLER. Ce choix lui est dicté par l'importance de l'enjeu : une négociation positive aurait l'appui des Américains et changerait la face de la guerre. L'attitude hostile du Général de GAULLE à son égard a dû le renforcer dans sa décision.

Mais les choses se gâtent, CANARIS est écarté par HITLER de l'Abwehr, il est remplacé par son adjoint, le Colonel HANSEN, qui se trouve être la véritable âme du complot, l'appareil est désormais étroitement surveillé par les hommes du Reichführer HIMMLER. HANSEN ne sera découvert qu'après l'attentat manqué et pendu.

Le rendez-vous de NICE est piégé par la Gestapo qui y participe de façon imprévue. L'entrevue a quand même lieu, laborieuse et épineuse pour JEANTET, DUNGLER et leurs amis qui essayent de justifier ce contact par une tentative de concertation des Américains et de VICHY (sans parler, bien entendu, de la conspiration de l'armée allemande).

DUNGLER est finalement "retenu" et conduit au secret à PARIS, chez BOEMELBURG, chef de la Gestapo pour la France occupée. Celui-ci a décelé sa véritable identité et son rôle dans la Résistance Alsacienne. Il ne lâchera plus sa proie, mais la gardera en réserve, persuadé que DUNGLER est un émissaire privilégié de GIRAUD et des Américains. Le Patron du Réseau MARTIAL est éliminé.

Un mois après l'attentat raté contre HITLER, deux cars remplis d'officiers supérieurs allemands quittent la cour du Louvre vers leur tragique destin. A l'avant, deux civils, Paul DUNGLER et Gabriel JEANTET

Ces tribulations ne m'ont été expliquées qu'à la Libération. L'affaire est aujourd'hui évoquée par certains commentateurs, soit avec un brin d'ironie (Léon MERCADET), soit sous des aspects ténébreux et fumeux où le profane ne saurait pénétrer (TOURNOUX).

Si pour l'honneur de l'armée allemande ce projet avait pu réussir, il aurait évité bien des morts et des destructions.....

L'ENTREVUE DE GRENDELBRUCH

10 MAI 1944 * (page 11 bis): Le Commandant MARCEAU (KIBLER) patron de la Résistance Alsacienne, et son Chef d'Etat-Major le Capitaine RIVIERE (ESCHBACH) (1) quittent POLIGNY pour EPINAL. Conformément aux instructions reçues de LONDRES, ils s'appêtent à mettre en alerte le dispositif Alsacien et à préparer l'action du GMA-Vosges à proximité de la frontière.

L'heure de l'offensive va sonner.

RIVIERE installe son PC près de RAON-L'ETAPE et prépare l'installation dans le massif du Donon de la première centurie (120 hommes) qui sont placés sous le commandement du Lieutenant JEAN-SERGE. MARCEAU retourne provisoirement à LYON pour donner ses ultimes instructions aux autres responsables du réseau.

Le dispositif Lorrain est rapidement mis en place avec l'aide du Lieutenant-Médecin MARC que MARCEAU avait préalablement installé dans la région. RIVIERE est rejoint par le Lieutenant Colonel MARCHAL nommé par le Général KOENIG à la tête des FFI de Moselle et d'Alsace. Celui-ci n'est autre que Guy d'ORNANT de l'ORA.

Tous ces préparatifs ne se font pas sans risques, ni péripéties de toutes sortes qui ont été relatées longuement dans deux livres (2) aujourd'hui malheureusement épuisés.

Le deuxième objectif est de passer en Alsace pour y réunir les chefs locaux et parachever le dispositif existant. Malgré les difficultés de liaison, les convocations sont lancées pour une réunion le 17 Juillet. Le temps presse.

MARCEAU et RIVIERE, guidés par un groupe de bûcherons, traversent sans incident les Vosges et sont pris en charge, sur le versant Alsacien, par une équipe de passeurs de la Résistance : ils côtoient sur les hauteurs le camp du STRUTHOF....

Ils sont reçus en fin de traversée par René STOUVENEL, Chef de la Résistance de la Vallée de la Bruche et conduit le lendemain à GRENDELBRUCH. L'arrivée en Alsace des deux chefs de la Résistance Alsacienne a été filmée et le film développé à BERLIN.

(1) Le secteur mobile du Réseau AJAX, dont RIVIERE était par ailleurs responsable avec le grade de Commandant, et le pseudonyme de PASTEUR, était laissé au soin d'un adjoint branché directement sur PERETTI.

(2) " Le Lieutenant JEAN-SERGE " de J.A. RENOUX et R. RICATTE et " GMA-Vosges " écrit par mon Père.

* L'apprenti-historien que je suis a un problème :

mon Père dans ses souvenirs relatés après guerre parle du 10 MAI 1944. Bernard METZ est, de son côté, persuadé d'avoir déjeuné le LUNDI 5 JUIN 1944 avec MARCEAU, RIVIERE et GEORGES, dans un restaurant proche de la gare des Brotteaux.

Cette rencontre avait été programmée en raison du crescendo des niveaux d'alerte annoncés par les " messages personnels ".

A l'issue du déjeuner, MARCEAU et RIVIERE devaient partir pour POLIGNY et les Vosges. GEORGES rentrait en Suisse et METZ allait sur TOULOUSE.

Les deux dates sont " logiques " avec la date du débarquement. Pour départager les avis, il faudrait retrouver la date du bombardement qui a anéanti la gare d'EPINAL 1/4 d'heure après l'arrivée de MARCEAU et RIVIERE ... Précisons également que le bombardement épargna le bâtiment de la consigne où étaient entreposés les bagages de nos deux héros.

--ooOoo--

On peut y reconnaître les principaux chefs de la Résistance locale groupés autour de MARCEAU et RIVIERE :

- . le Commandant DANIEL (alias Paul WINTER) qui assume la direction du Haut-Rhin,
- . Emile EHLINGER (Webali) responsable de la vallée de Thann,
- . le Capitaine STOUVENEL déjà nommé,
- . le Commandant FRANCOIS (G. KIEFFER) à qui vient d'être donné la responsabilité du Bas-Rhin,
- . les Capitaines JEAN-PAUL (J.P. FREISS) et JEROME (G. FOEHR) qui ont fait un travail important à STRASBOURG,
- etc

Les directives transmises, MARCEAU et RIVIERE rentrent quelques jours après à leur PC de RAON-L'ETAPE après une traversée périlleuse, mais sans incidents notoires. MARCEAU devait repasser par la suite à GRENDLBRUCH avec MARCHAL pour coordonner encore certains dispositifs.

En bref, on peut compter sur la levée d'une Brigade dans le Haut-Rhin, d'une autre dans le Bas-Rhin, auxquelles s'ajouteraient celle du Commandant GEORGES mobilisée en douce en Suisse avec l'accord des Autorités, celle du GMA-Vosges et celle plus lointaine du GMA-Sud qui devrait rejoindre l'Alsace par tous les moyens possibles. A peu près 10.000 hommes en tout.

Le GMA-Vosges : la bataille de VIOMBOIS

Les événements vont se précipiter et se dérouler différemment que prévu : l'avance des Alliés se poursuit et les Allemands essaient d'organiser leur retraite. Il appartient à la Résistance de destabiliser l'arrière et d'occuper les points stratégiques. Les problèmes sont nombreux, je les résume :

- . installation des centuries,
- . parachutages,
- . antennes radios,
- . contrôles plus rigoureux des Allemands,
- . aventures diverses,
- . coordination complexe avec les autres mouvements de résistance locaux,
- . liaisons maintenues avec le GMA-Sud via Bernard METZ (*) et avec le Commandant GEORGES qui vient personnellement à RAON.

(*) Selon Bernard METZ les modalités du maintien des liaisons auraient été mal définies car elles ont été interrompues avant le début de l'offensive.

Le drame naît du coup d'arrêt donné par HIMMLER lui-même qui, arrivé à STRASBOURG avec des renforts, stoppe brutalement la retraite allemande. Le front se stabilise au pied des Vosges au moment où les maquis devaient entrer en action. Un parachutage important était attendu pour les premiers jours de Septembre et devait avoir lieu près de la ferme de Viombois où étaient retranchés les hommes des centuries et notamment celle bien aguerrie du Lieutenant JEAN-SERGE.

Le parachutage attendu toute la nuit est retardé, mais dès le matin les Allemands, qui ont décelé la présence du maquis, attaquent en force. La bataille fait rage toute la journée dans des conditions difficiles et meurtrières. A la nuit tombante, les Allemands se replient et les survivants en profitent pour décrocher vers la montagne ... Pendant la nuit, RIVIERE entend des avions alliés tourner en rond dans le ciel en quête des feux de signalisation.

Le renforcement des troupes allemandes dans le secteur, la proximité du front, la répression et les investigations de la Gestapo rendent la lutte très difficile. Le Lieutenant-Colonel MARCHAL ordonne la dispersion : ceux qui le peuvent ou le veulent essaieront de rentrer chez eux, les autres tenteront de rejoindre les alliés.

Après des péripéties périlleuses très diverses (beaucoup de courage, d'adresse et de témérité) le Lieutenant JEAN-SERGE, le Lieutenant-Colonel MARCHAL et les rescapés de la première centurie passent les lignes et tombent sur la Division LECLERC au PC du Commandant ROUVILLOIS, camarade de promotion de d'ORNANT. JEAN-SERGE et ses hommes s'engagent dans la Division LECLERC où ils vont poursuivre leurs exploits.

RIVIERE demeure sur place pour essayer de limiter la casse, récupérer les isolés, trouver de nouvelles caches, aider le repli et maintenir " le renseignement ". Mais une information préoccupante retient son attention : une unité blindée importante vient d'arriver et menace le flanc des alliés. Il décèle qu'il s'agit de la 106ème Panzer Brigade SS. Il envoie une estafette en bicyclette prévenir MARCEAU qui peut toucher l'antenne radio du SAS Anglais - " LULU " revient avec un mot de MARCEAU, qui est coupé des Anglais mais dont le poste émetteur ne fonctionne plus.

RIVIERE se décide à apporter lui-même le renseignement aux Alliés : il part immédiatement, emmenant avec lui un officier Anglais en uniforme et son aide, un Serbe redoutable. Après un parcours très aventureux, il débarque lui aussi dans le secteur tenu par LECLERC. Il prévient l'Etat-Major du Général LECLERC et le lendemain l'offensive blindée allemande se brise sur une défense bien préparée

Vous devinez l'accueil que lui réserve le Général LECLERC lui-même avec lequel il partage le petit déjeuner.

Après avoir revu d'ORNANT, il repasse seul les lignes et arrive, fourbu, à son PC après une marche de 30 kilomètres.

Mais, entretemps, la situation s'est aggravée sur place, les investigations de la Gestapo l'ont conduit sur la piste de mon Père dont la tête est mise à prix. Son PC (une maison forestière) est, pendant la nuit qui précède son retour, encerclée et perquisitionnée, sans résultat et pour cause ! Mon Père se replie sur son PC arrière : un trou sommairement aménagé au centre d'une sapinière. Il y rassemble rapidement quelques personnes en danger dont deux jeunes filles, agents de liaison, également traquées par les Allemands. La petite troupe abandonne son terrier après une nuit de repos et s'aventure dans les sous-bois. Mon Père est le seul armé. La progression du groupe n'est pas facile au milieu de l'appareil militaire allemand dont il côtoie les défenses. Il est même pris sous un tir d'obus américains. Après bien des émotions, et des risques de toutes sortes, tout ce petit monde se retrouve en sécurité dans les lignes Françaises.

Parmi les membres du petit groupe que mon père a ramené sur les lignes Françaises, figurait Petit Louis. Il avait été le pionnier de l'installation du GMA VOSGES et particulièrement de l'implantation des CENTURIES.

MARCEAU et mon père l'ont toujours eu à leurs côtés pour les tâches les plus dangereuses et les missions impossibles. Il était totalement "brûlé" quand mon père lui avait offert de le ramener vers les lignes françaises.

Il y avait entre mon père et lui une solide amitié.

Mon Père organise une petite colonne de secours formée principalement de quelques anciens de la première Centurie pour ramener MARCEAU et les Anglais du groupe SAS, toujours bloqués du côté de MOUSSEY. Ceux-ci arriveront, au prix d'autres aventures, à gagner à leur tour les lignes Françaises.

En achevant ce résumé, je me fais les mêmes reproches que ceux que j'adressais à Léon MERCADET pour son histoire de la Brigade. L'obligation de raccourcir me fait passer par dessus beaucoup d'exploits héroïques, de drames poignants, d'aventures extraordinaires et d'anecdotes savoureuses. Je ne saurais terminer sans évoquer les épreuves, les angoisses et les souffrances de la population dont témoignent seules aujourd'hui, sur les monuments aux morts de petits villages, les listes démesurées de ceux qui sont tombés pour leur Liberté et pour la France (1).

Que de malheurs épargnés si DUNGLER avait réussi

VERS LA VICTOIRE

Début Septembre 1944 POLIGNY est libérée ; aucune nouvelle de mon Père .. Je m'apprête à m'engager dans la 1ère Armée. Une voiture s'arrête devant la maison ; en sortent le Commandant Paul ARMBRUSTER, son fils Jean-Luc et le Sergent Jean-Pierre HALTER. Ce dernier avait été un compagnon de lutte d'ARMBRUSTER et avait combattu avec les FFI de Dordogne.

Paul ARMBRUSTER nous apprend la montée vers les Vosges de la B.A.L. dont une unité est stationnée à MOUCHARD (à proximité).

Et c'est ainsi que je suis affecté avec mon vieil ami Jean-Luc et Jean-Pierre HALTER à la valeureuse 3ème Section des Frères LEHN du Commando Vieil ARMAND.

Paul ARMBRUSTER repart à la rencontre du Commandant GEORGES.

Je n'évoquerai pas l'histoire de la BRIGADE ALSACE LORRAINE, elle a eu ses historiens, mieux placés que moi, elle fait cependant partie intégrante de l'épopée de la Résistance Alsacienne.

(1) L'offensive éclair de LECLERC sur STRASBOURG permit de sauver un certain nombre de gens, dans les hôpitaux, comme au STRUTHOF où furent notamment conduits les prisonniers de la 5ème Centurie. A la même occasion, le chef de la Gestapo, qui avait mis tant d'ardeur à capturer mon Père, fut attrapé et mon Père put l'interroger dans sa prison : juste retour du destin

Je devais revoir mon Père à REMIREMONT. Après son dernier franchissement de ligne, du côté de RAMBERVILLERS, il part presque aussitôt avec le Lieutenant Colonel MARCHAL voir le Colonel BERGER. Son vrai souci est de prendre de mes nouvelles. Il retrouve à REMIREMONT avec plaisir le Sous-Lieutenant METZ et de vieilles connaissances à lui, le Capitaine DOPFF et le Capitaine Pierre d'EU. Bernard METZ charge Albert LEHN de me récupérer dans la famille accueillante où Jean-Luc et moi assumions notre rôle de libérateur épique. C'est un grand moment

Il nous confie Raymond SIBYLLE, le fils du garde forestier chez qui il était caché à RAON, qui sera affecté aussi à la 3ème Section.

Ma prochaine rencontre devait avoir lieu à MULHOUSE, où il m'a précédé, traversant avant nous COURTELEVANT et SEPOIS. Je fais la connaissance du Commandant DANIEL (Paul WINTER) que l'avance rapide de la 1ère Armée a sauvé d'une arrestation imminente par la Gestapo. Il a néanmoins accompli sa mission, et dès l'annonce de l'arrivée des troupes Françaises, mobilisé ses hommes qui servent de guides et d'éclaireurs aux troupes Françaises.

La situation reste d'ailleurs incertaine pendant 1 ou 2 jours, les forces du Général TOUZET DU VIGIER sont encore peu nombreuses et ne peuvent libérer les faubourgs comme BOURTZWILLER et LUTTERBACH encore tenus par les Allemands.

Mon Père devait encore s'illustrer devant STRASBOURG où, lors de l'offensive VON RUNDSTEDT et la retraite impromptue des Américains, MARCEAU charge RIVIERE d'assurer la défense de STRASBOURG dans le Nord pendant que la BRIGADE ALSACE LORRAINE protégeait le Sud.

Le Commandant FRANCOIS mobilise ses hommes et constitue un bataillon. Mon Père, seul officier présent ayant une formation militaire, en prend le commandement et commence par prendre position au nord de la ROBERTSAU avec ses troupes de fortune.

Pendant ce temps, MARCEAU fonce vers le PC du Général de LATTRE pour demander des renforts. Une division française est détachée et aide les détachements FFI dans leur tâche. RIVIERE retrouve à ses côtés un vieil ami, le Lieutenant Colonel d'ESNEVAL avec son 3ème RTA.

L'offensive allemande se déclenche à hauteur de LA WANTZENAU. Des chars avancent, suivis par l'infanterie et précédés par un violent tir d'artillerie.

Mais la contre-attaque française repousse les Allemands au Sud de LA WANTZENAU et de KILSTETT. Une grâce d'état protège RIVIERE qui, pour galvaniser ses troupes, paie de sa personne et passe au travers des rafales de FM, des tirs de mortiers et des champs de mines.

C'est ce que me racontent ses adjoints à la fin de l'offensive quand j'arrive à lui faire une visite dans son PC : une petite chambre qui a son histoire également. Un obus allemand, d'assez fort calibre, a heurté par le flanc la rembarde de la fenêtre, a ricoché au plafond et est venu s'allonger benoîtement sur le lit de camp de mon Père. Les quatre personnes présentes se sont regardées un peu sidérées. Mon Père, le plus ancien dans le grade le plus élevé, a pris délicatement l'obus, l'a enveloppé dans une serviette et est allé le déposer au fond de la cour. A peine rentré, l'obus a éclaté, m'a précisé le Lieutenant FRERE.

C'est sur cette anecdote que je terminerai mon histoire de la Résistance Alsacienne, vue au travers du prisme paternel.

Je ne saurais terminer ce récit sans évoquer l'étonnante personnalité des dirigeants du Réseau MARTIAL. J'ai déjà parlé de Paul DUNGLER, qui était plus particulièrement une tête politique. Marcel KIBLER, qui lui a succédé, était un chef né qui s'est révélé dans l'exercice de son commandement où il prenait ses décisions avec l'assurance d'un Maréchal d'Empire. Marcel KIBLER, Paul ARMBRUSTER et mon Père étaient, chacun à sa manière, des seigneurs de la guerre. Ce qui me frappait, ce n'était pas tant leur calme, leur courage, que leur culot invraisemblable et leur attitude facétieuse même en plein danger.

En Août 1978, Marcel KIBLER et Paul WINTER sont venus saluer, avec émotion et amitié, la dépouille mortelle de mon Père, de leur camarade de combat, du chef d'Etat-Major de la Résistance Alsacienne.

Nombreux ont été les Anciens Résistants venus spécialement d'Alsace, malgré la saison avancée. Les villages vosgiens martyrs avaient frété des cars pour pouvoir assister nombreux à la cérémonie.

Jean ESCHBACH

SEPTEMBRE 1991

